

des malades, des opprimés, de tous les misérables. Pour avoir prodigie l'or, calqué les souffrances de la faim, vêtu les enfants nus, découvert et secouru les malheureux qui se cachent, elle ne se croyait pas quitte ; mais de ses mains elle pansait les plaies, faisait le lit des infirmes et consolait toute infortune, sans jamais sermonner ou juger personne. Elle a mené la vie d'une sœur de charité, ardente, infatigable, souriante, jamais dégoûtée, et quand elle m'a dit le suprême adieu, j'ai vu la sérénité et la joie de ses yeux déjà remplis du ciel. Elle m'a laissé les millions qui la servaient à sa bonne œuvre, mais non, hélas ! la possibilité de les continuer ; car je n'ai pas, comme elle, le feu d'amour dont elle était embrassée, la voix qui guérit et réconforte, et les douces mains pour toucher aux blessures ! Eh bien ! je vous en supplie, soyez ma femme ; soyez sa fille, qu'elle eût aimée et choisie, et recueillez son vrai, son plus précieux héritage. Voyez, songez que de femmes, que de jeunes filles à sauter de tout ce qui les menace ! Ne me demandez pas comment il se fait que je vous aime, quoiqu'il semble que je vous voie pour la première fois ; je vous l'expliquerai si bien que vous le comprendrez, et que me comprenez-vous pas ?

—Mais, dit Geneviève hésitante, quoique délicieusement bercée par ces paroles, je me dois aux miens...

—Ah ! reprit vivement Labro, les vôtres, c'est tous ceux que déchirent la pauvreté et l'injustice, c'est tous les êtres ! Croyez que je ne priverai pas le père Ternus des soins pieux de sa fille ; quant à votre mère et à vos sœurs, elles auront moins besoin de vous quand elles seront riches.

Deux âmes naïves et pures, comme celles d'Ernest Labro et de mademoiselle Ternus, devaient bientôt s'entendre ; la seconde Geneviève a en effet dignement succédé à la première, avec une foi et une activité que rien ne rebute, et comme il n'y a plus de Cendrillon chez le vieux Ternus, rien n'a pu empêcher encore Léon Georgery d'épouser mademoiselle Séraphine. Madame Georgery et madame Edmond viennent volontiers dîner chez leur sœur qui, sans préjudice de ses autres mérites, est restée une incomparable cuisinière.

NESTOR.

Québec.

## LES CONTES DU ROUET.

### LA TIRE-LIRE.

Jocelyne était mendiant sur un chemin où ne passait personne ; de sorte qu'il ne tombait jamais aucune monnaie dans la frêle main lasse d'être tendue ; quelquefois, d'une branche secouée par le vent, une fleur s'effeuillait vers la pauvrette, et l'hirondelle qui vole vite lui faisait, dans un flou-flou d'ailes, l'aumône d'un joli cri ; mais ce sont là de chimériques offrandes que l'on ne saurait donner en payement aux personnes avares qui vendent les choses que l'on mange ou les choses dont on s'habille ; et Jocelyne était fort à plaindre ; d'autant plus que, née elle ne savait quand, d'elle ne savait qui, n'ayant d'autre souvenir que celui de s'être éveillée, un matin qu'il faisait du soleil, sous un buisson de la route, elle ne rentrait pas, le soir, dans une de ces bonnes chaumières, pleines d'une odeur de soupe, où les autres illettes, après avoir tendu le front au père et à la mère, s'endorment dans de la paille tiède, sur le coffre à pain, en face du feu de sarment, qui s'endort. Elle se résignait à grimper, dès que montait la nuit, dans un orme ou dans un chêne, et sommeillait, couchée le long d'une grosse branche, non loin des écreuils qui, la connaissant bien et ne s'effrayant plus d'elle,

lui tombaient sur le bras, sur l'épaule, sur la tête, jouaient de leurs petites pattes dans ses cheveux ébouriffés, couleur d'or et si clairs qu'il était difficile de s'assoupir dans l'arbre, comme dans une chambre où il y a de la lumière. Lorsque les nuits étaient fraîches, elle se serait volontiers fourrée dans quelque nid de loriot ou de merle, si elle n'avait été trop grande. Son habillement était fait d'un vieux sac de toile, trouvé, un jour de chance, dans le fossé du chemin ; elle le rapiéçait de feuilles vertes, chaque printemps ; comme elle était jolie et fraîche, avec des joues fleurissantes, vous auriez pris cet habit pour la feuillaison d'une rose. Pour ce qui était de sa nourriture, elle n'en connaissait guère d'autre que les avelines du bois et les sorbes de la venelle ; son grand régal était de manger des sauterelles grillées à point sur un petit brasier d'herbes sèches. Vous voyez bien que Jocelyne était la créature la plus misérable que l'on puisse imaginer ; et si son sort était déjà bien cruel durant la belle saison qui met de la chaleur dans l'air et des fruits aux arbustes, pensez ce qu'il devait être quand la bise saccageait les noisetiers stériles et lui gelait la peau à travers ses loques de feuilles mortes.

Une fois, comme elle s'en revenait de sa cueillette d'avelines, elle vit une belle dame, en robe de brocart et de pierreries, sortir d'entre les verdures d'un épinié ; c'était une fée, qui parla d'une voix plus douce que toutes les musiques :

—Jocelyne, parce que tu as le cœur doux autant que ton visage est charmant, je veux te faire un don. Tu vois cette tire-lire, toute petite, qui a la forme et la couleur d'un oeillet éclaté ? Elle t'appartient. Ne manque pas d'y mettre tout ce que tu as de plus précieux ; le jour où tu la casseras, elle te rendra au centuple ce qu'elle aura reçu.

La-dessus, la fée s'évanouit comme une flamme éteinte d'un coup de vent, et Jocelyne, qui avait eu quelque espérance à l'aspect de la belle dame, se sentit plus triste que jamais. Ce ne devait pas être une bonne fée, non ! Etais-il rien de plus cruel que de donner une tire-lire à une pauvre fille qui n'avait ni son ni malle ? Qu'y pouvait-elle mettre, ne possédant rien ? Les seules économies qu'elle eût faites, c'était ses souvenirs de jours sans pain, de nuits sans sommeil dans la bise et la neige. Elle fut sur le point de briser contre les pierres ce présent qui se moquait d'elle ; mais elle était si douce qu'elle avait peur de faire du mal même aux choses méchantes ; mélancoliquement, elle pleura, ses larmes tombant une à une sur la tire-lire pas plus grande qu'une fleur, pareille à un oeillet épanoui.

### II

Une autre fois, il lui arriva un bonheur qui la rendit plus malheureuse encore. Sur le chemin où ne passait personne, le fils du Roi, au retour de la chasse, vint à passer, l'épervier au poing. Monté sur un cheval qui secouait sa crinière de neige, vêtu de satin ramagé d'or, la face fière et à ce point lumineuse de soleil que l'on ne s'étonnait pas d'y voir éclorer la fleur rouge des lèvres, le prince était si beau que la mendiante crut voir un archange en habit de seigneur. Les yeux écarquillés, la bouche ouverte, elle tendait les bras vers lui, extasiée, et elle sentait quelque chose, qui devait être son cœur, sortir d'elle, et le suivre ! Hélas, il s'éloigna, sans même l'avoir vue. Seule comme devant, plus seule, d'avoir un instant cessé de l'être, — elle se laissa tomber sur le rever de fossé, fermant les yeux, sans doute pour que rien n'y remplaçât l'adorable vision. Quand elle les rouvrit, mouillés de pleurs, elle aperçut à côté d'elle la tire-lire qui ressemblait un peu à des lèvres entr'ouvertes. Elle la saisit et, avec l'acharnement désespéré de son vain amour, — mettant dans son souffle son âme, — elle le baissa d'un long baiser ! Mais le présent de

la fée, sous l'ardente caresse, ne s'émut pas plus qu'une pierre touchée d'une rose. Et, à partir de ce jour, Jocelyne connut de telles douleurs que rien de ce qu'elle avait enduré jusqu'alors ne pouvait leur être comparé ; elle se rappelait, comme de belles heures, le temps où elle n'avait souffert que de la faim et du froid : s'endormir quasi à jeun, frissonner sous les rafales, ce n'est rien, ou c'est peu de chose ; maintenant elle n'ignorait plus les véritables angoisses ! Elle songeait que d'autres femmes à la cour, illustres et parées, — "moins jolies que toi," lui disait le miroir de la source, — pouvaient voir presque à toute heure, le beau prince au lumineux visage ; qu'il s'approchait d'elles, qu'il leur parlait, qu'il leur souriait ; avant peu de temps sans doute, quelque glorieuse jeune fille, venue dans une litière portée par un éléphant blanc à la trompe dorée, épouserait le fils du Roi. Elle, cependant, la mendiant du chemin sans passants, elle continuerait de vivre, — puisque c'est vivre que de mourir un peu tous les jours, — dans cette solitude, dans cette misère, loin de lui qu'elle aimait si tendrement ; elle ne le reverrait jamais, jamais ! La nuit des royales noces, elle coucherait dans son arbre, sur une branche, non loin des écreuils ; et, tandis que les époux s'embrasseraient par amour, elle mordrait de rage la rude écorce du chêne. De rage ? non. Si douloureuse, elle n'avait pas de colère ; son plus grand chagrin était de penser que le fils du Roi, peut-être, ne serait pas aimé par la princesse autant qu'il l'était par elle, pauvre fille.

### III

Enfin, un jour qu'il neigeait, elle résolut de ne plus souffrir. Elle n'avait plus la force de souffrir tant de tourments : elle se jetterait dans le lac, au milieu de la forêt ; elle sentirait à peine le froid de l'eau, étant accoutumée au fond de l'air. Grelotante, se soutenant à peine, elle se mit en route, marcha aussi vite qu'elle pouvait. C'était par un matin gris, sous la pesanteur des flocons. Parmi la tristesse du sol blanc, des arbres dépouillés, des buissons qui se hérisSENT, des lointains mornes, rien ne luisait que ses cheveux d'or ; on eût dit d'un peu de soleil resté là. Elle marchait toujours plus vite. Quand elle fut arrivée au bord du lac, elle avait sur ses haillons, à cause de la neige, une robe de mariée.

—Adieu ! dit-elle.

Adieu ? Oui, à lui seul.

Et elle allait se laisser tomber dans l'eau, lorsque la fée, en habit de brocart et de pierreries, sortit d'entre les branches d'un épinié.

—Jocelyne, dit-elle, pourquoi veux-tu mourir ?

—Ne savez-vous point, ménante fée, combien je suis malheureuse ? La plus affreuse mort me sera plus douce que la vie.

La fée eut un bon petit rire.

—Avant de te noyer, reprit-elle, tu devrais au moins casser la tire-lire.

—A quoi cela me servirait-il, puisque, étant si pauvre, je n'ai rien mis dedans ?

—Eh ! casse-la tout de même, dit la fée.

Jocelyne n'osa pas désobéir ; ayant tiré de dessous ses haillons l'inutile présent, elle le brisa contre une pierre.

Alors, tandis que la forêt d'hiver devenait un magnifique palais de porphyre aux plafonds d'azur, étoilés d'or, le beau fils de Roi, sorti de la tire-lire en volée en miettes, prit la mendiant entre ses bras, la baissa dans les cheveux, sur le front, sur les lèvres, cent fois ! En même temps, il lui demandait si elle voulait bien l'accepter pour mari. Et Jocelyne pleurait de joie, pleurait encore. Car la bonne tire-lire lui rendait au centuple, — aussi fidèlement que le baiser reçu — les larmes de tristesse en larmes de bonheur.

CATULLE MENDÈS.